

Avant-propos

À l'occasion du 75^e anniversaire de la création de HEC, la Chambre de Commerce de Paris offre deux bourses « Tour du Monde » à deux binômes de fin de troisième année.

Un vote de la Promotion 60 sélectionne les équipes.

Paul et moi sommes élus en tête et nous partons en septembre 1960 pour les USA, Paul à l'université de Columbia et moi à celle d'Illinois. Nous obtenons en neuf mois le diplôme de Master en Business Administration financé par des bourses américaines.

En juin 1961, nous nous retrouvons en Californie et mettons le cap à l'ouest pour poursuivre notre Tour du Monde avec l'amical soutien du réseau des HEC expatriés en Asie.

Nous effectuons des séjours prolongés et des stages au Japon et en Inde. Ils nous permettent de récupérer un peu des fatigues du voyage. Nous effectuons aussi des reportages et des études de marché tout au long de notre périple pour assurer un complément de financement indispensable à la bourse tour du monde.

Quand nous en avons le temps, nous rédigeons de brèves notes sur nos impressions et nos rencontres au fur et à mesure de nos déplacements en bus, train, en avion ou en stop. Nous les avons retrouvées en 2014 et plutôt que de les détruire, nous avons voulu les partager avec nos amis comme un témoignage des années soixante et des liens d'amitié que nous avons tissés et que le temps ne saurait effacer.

Bon voyage, chers amis, dans les pas des « routards HEC 60 ».
Le « Re-Tour Du Monde », c'est maintenant, en 52 épisodes.

Louis Freidel

Acapulco sans masque

Que bonito es no hacer nada y después de no hacer nada descansar.

ACAPULCO

Tes hôtels, tes bars, tes night-clubs, tes shows, tes femmes, tes dollars... ? Non, rien de tout cela, rien...

ACAPULCO

Baie profonde, aveuglée de soleil, baie hérissée de montagnes, baie battue par la mer qui respire fort, mer si salée, si bleue le jour et si rouge quand le soleil s'y réfléchit au couchant avant de disparaître derrière la « Caleta ».

ACAPULCO

Plages interminables dont j'ai foulé le sable ferme qui peut devenir lâche et s'affaisser sous le pied, rendant alors la marche difficile. Plages qui, par endroits, sont couvertes de paillotes où des touristes brûlés de soleil passent leurs nuits et passent leurs journées, comme des barques échouées.

ACAPULCO

La respiration sifflante de la mer essoufflée, toute chaude qui s'écrase sur la plage, se retire et revient en une vague verticale qui s'enfle à mesure de plus en plus haute et lisse, étincelante de bouillonnements d'argent. L'eau traîne à se retirer et dessine sur le sable des arabesques blanches qui crépitent, chaudes et salées, entraînant le sable qui se dérobe dans sa retraite, laissant les pieds plantés dans la plage.

ACAPULCO

Les pélicans affamés, becs tendus, ailes déployées, les pélicans planent au ras de l'eau. Soudain, ils montent en flèche dans le ciel et repiquent droit dans l'eau, bec en avant.

Ils ressortent leurs becs qu'ils égouttent tout en serrant les poissons que l'on voit glisser dans leurs cous qui se remuent en ondulations irritées. Les pélicans remontent dans le ciel avant de fondre sur de nouvelles proies.

Pélicans, merveilleuses flèches empoisonnées, décochées au coucher du soleil, Playa la Condessa, sur des poissons éternellement pris au piège de la mer, poissons, unique plat de résistance de « los pelicanos ».

ACAPULCO

La nuit, la foule envahit « La Quebrada » et s'installe pour voir des hommes se jeter à la mer, du haut des rochers en tenant une torche dans chaque main. Tout en bas, la mer gronde, s'engouffre et s'étrangle, furieuse entre les deux parois rocheuses de « La Quebrada ».

Deux hommes en slip de bain montent lentement les parois abruptes de la falaise.

Arrivés au sommet, ils se recueillent au pied d'un autel. Les rochers de « La Quebrada » sont alors illuminés par de multiples torches en papier. La foule, le souffle coupé se tait, un des deux hommes vient de s'approcher du bord de « La Quebrada », face au vide. Il regarde la mer qui se déchaîne tout en bas, au fond du gouffre. Il attend l'instant où les vagues vont se calmer. Il se signe à plusieurs reprises et s'élance dans le vide, à plus de soixante-dix mètres au-dessus du gouffre. Il fait un saut de l'ange en tenant une torche dans chaque main, qu'il ne lâche qu'à l'instant où il pénètre dans l'eau. Quand il ressort, l'autre plongeur s'avance déjà au bord du rocher, scrute la mer, se signe et s'élance à son tour. Bientôt, les feux sont éteints, l'obscurité est complète et la foule émerveillée redescend à Acapulco.

ACAPULCO

Il faut sortir de la ville et se rendre à « Laguna del pie de la Cuesta ». Un bus délabré, « *el camión* », conduit par un chauffeur inconscient, sur une route périlleuse, vous y conduira avec sa cargaison d'Indiens, de volailles et de puces.

LAGUNA DEL PIE DE LA CUESTA

Un canot, des troncs d'arbres, abandonnés sur une rive, une hutte délabrée avec un toit de palmes, des palmiers, des cocotiers, des montagnes se reflètent dans la lagune. Une longue bande de sable avec un rideau de palmiers pour séparer la lagune du Pacifique. Un silence apaisant, un calme qui pousse au recueillement et à l'admiration. Un spectacle sans artifices qui absorbe et ensorcelle. La lagune est là, immobile, verte et bleue, les montagnes s'y reflètent bleues et vertes. Seuls, de minuscules canards noirs troublent sa surface de rides qui viennent mourir sur la berge. Deux jeunes Indiens nagent nus vers les canards en se cachant derrière des herbes qu'ils tiennent d'une main. Ils veulent surprendre les canards dont ils aiment bien manger la chair. Soudain, un des deux petits Indiens éclate de rire, l'autre l'imité et tous les canards s'envolent avant de se reposer plus loin, hors d'atteinte. Les petits Indiens abandonnent alors leurs herbes et nagent vers la berge, riant à pleines dents. La lagune redevient immobile.

LAGUNA DEL PIE DE LA CUESTA

Le soleil rougit le ciel qui n'en finit pas de se confondre avec la mer. Assis pour deux pesos sur une « silla », face à la mer, je regarde le jour qui passe, tout en me désaltérant d'une noix de coco. Quel spectacle pour deux pesos ! On le donne tous les jours depuis toujours.

Il n'a pas vieilli depuis la première.

L'intrigue est simple. Un peintre, le soleil ne veut pas disparaître. La nuit survient, elle en a assez de le voir parader et le voile de nuages. Furieux, le soleil les brûle. Les nuages deviennent incandescents et se reflètent dans la mer, rouges, violets, oranges et

jaunes. Les toiles de ce fauve ne sont exposées qu'un soir ; le thème est toujours le même : le coucher du soleil. Quand le peintre a fini, il signe en rouge au milieu du tableau et disparaît. Le spectacle est terminé, on baisse le rideau, l'obscurité est complète. Tout est noir.

Les spectateurs, les riches assis sur des « sillas » et les pauvres assis à même la plage, tous sont perdus dans une contemplation qui les dépasse.

« *El camión* », vibrant de toute sa carcasse brinquebalante sur la route, vous ramènera en fonçant à ACAPULCO avec ses Indiens, ses volailles et ses puces, dans la réalité brutale du royaume des pauvres.



Oaxaca – Mexique

A star

« Tenter sans force et sans armure d'atteindre l'inaccessible étoile. »

L'homme de la Mancha

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets tant vous êtes jaloux de garder vos secrets.

Baudelaire

A Star flashed across my solitude
I reached out to catch it
Laughingly it danced away
But the spark that it thrust into my heart
Left a never ending bitter sweet pain
A Star flashed across my solitude
I'll never gaze at stars again

ACAPULCO,
décembre 1960



Carol "The star", student in Illinois U.

How
 The angels are stopping
 above my head,
 And of whispering with the
 whispering dead,
 as they gently persuade
 me
 Their manner so smooth,
 I begin to see and am
 gay with their mood
 And so I shall become
 from afar
 your star
 I said that I had you
 sought for I know
 I shall miss you
 when I have grown.
 -- when I have grown.
 As so my friend I shall
 be with you always,
 in spite of you and me.
 Carol.

Plazza Garibaldi

« Yo soy el aventurero. »

S'il ne fallait me garder qu'un seul souvenir du spectacle insolite qu'offre gratuitement chaque soir à minuit Plazza Garibaldi, c'est la musique pétaradante des trompettes des Mariachis claquant dans la nuit que je choisirais.

On a un peu honte d'être là, bien habillé et d'avoir chaud car la nuit est très fraîche en décembre à Mexico, et le peuple grelotte de froid. Le quartier est assez mal famé pour que les Américains ne s'y aventurent qu'en taxi. Arrivés à proximité de Plazza Garibaldi, ils baissent les vitres de leurs voitures et se laissent pénétrer par la musique. Les chefs des bandes de musiciens qui les voient arriver de loin courent après leurs voitures et se battent pour leur offrir l'aubade et récolter quelques pesos. La musique vient de partout, elle est même l'air qu'on respire Plazza Garibaldi. Les guitares sont mélancoliques ou endiablées, les harpes versent des flots de notes perlées, les voix d'hommes sont rauques et envoûtantes, et les trompettes, dominant le tout, sonnent des notes stridentes et rapides, de plus en plus rapides et hyperaiguës. Quand minuit sonne, la musique vous colle, vous pénètre et ne vous lâche plus. Vous entrez la gorge sèche au bar « Tanampa », où l'on s'écrase autour du comptoir. Tout le monde est ivre de musique et d'alcool. Au « Tanampa », pour huit pesos, on peut vous offrir une aubade. Mais qui jouera pour vous ? Ils sont au moins quatre chefs à vouloir vous charmer.

Il faut avoir vu les Mariachis, la nuit, Plazza Garibaldi, pour savoir que leur musique est comme la tequila, elle brûle. Allez, laissez-vous faire, buvez une tequila, c'est si facile. Une gorgée de tequila puis quelques gouttes de citron pressé dans la bouche et un peu de sel déposé sur le dos de la main, entre le pouce et l'index que

vous introduisez dans la bouche en frappant avec l'autre main d'un coup sec. Avalez le tout. Quelle chaleur pénètre alors en vous...

Le « Tanampa » n'est qu'éclats de rire, cris d'ivrognes, accords de guitares, chants d'aphones, odeurs de bière, parfums d'alcools, fumée, chaleur, suffocation. Des dessinateurs vous croquent, tandis que vous buvez.

Les trompettes dominent le vacarme. Notes éclatantes et serrées. À une heure, la loi fait fermer les bars. Tout le monde se retrouve alors au marché, boit, discute et mange sans se douter que cette nourriture douteuse ferait vomir d'horreur les Américains qui regagnent leurs hôtels dans leurs grosses limousines, toutes vitres remontées. Tandis que les « Gringos » quittent Piazza Garibaldi, les Mariachis aux larges sombreros et aux lourds sarapes jouent et mangent en chantant dans la nuit fraîche de décembre à Mexico.

Demetrio Gonzales reprend encore avec les Mariachis de Guadalajara « YO SOY EL AVENTURERO ».

Sur la place, tapie dans le noir, majestueuse et noire, la « *catedral* » broie du noir.

The college girl ou l'étudiante américaine

*« Boys and girls in America have such a sad time together;
Sophistication demands that they submit to sex immediately without proper
preliminary talks.*

No courting talks is holy and every moment is precious. »

Jack Kerouac – « On the Road »

La femme américaine, au fil des générations, a réussi à s'imposer. Elle règne désormais en maîtresse sur mari et maison. Pays dynamique des businessmen, les États-Unis sont aussi le pays le plus féministe du monde : 60 % de la fortune immobilière y est détenue par les femmes, et le viol y est puni de la peine de mort. Mais si les générations passées se sont signalées comme étant celles du règne des grands-mères, notre époque est placée sous celui de « l'étudiante ». La jeune Américaine pour qui, jusqu'à présent, les études ne constituaient bien souvent qu'en la découverte de Mozart, Van Gogh ou Gide, s'attaque désormais au business, à la finance, aux professions libérales et à la politique. Elle décide d'y entrer par la grande porte, celle des universités, *the « colleges »*.

Elle n'a aucun scrupule et aspire à tous les honneurs universitaires : elle ne se contente plus de spécialités traditionnelles comme « *Home Economics* » ou « *Recreation* ». Elle s'attaque aux disciplines dures jusque-là purement masculines comme la recherche opérationnelle, le marketing et les statistiques où son intuition fait souvent merveille. Sûre, dès maintenant, d'avoir la direction de son futur foyer, elle se hasarde avec témérité à la conquête des fauteuils présidentiels et des sièges des conseils d'administration : les fameux « *boards of directors* ».

Si l'on devait énoncer à brûle-pourpoint la différence essentielle entre l'étudiante américaine et nos compagnes européennes, il y a de très sérieuses chances pour que son mauvais goût vestimentaire soit choisi comme premier critère de singularisation.

Fin septembre, à la rentrée universitaire, du coffre arrière de la somptueuse voiture de ses parents, parquée en face de son « *dorm* », son « *hall* », sa « *residence* » ou sa « *sorority* », elle retire une douzaine de valises bourrées de robes, étuis à chapeaux, manteaux, une vingtaine de paires de chaussures, enfin tout un bric-à-brac invraisemblable et coûteux qui devrait, en principe, lui permettre d'être la plus « *fashionable on the campus* ». Et pourtant, malgré sa volumineuse garde-robe, elle est effroyablement mal habillée. Aux pieds, par tous les temps, elle porte d'horribles socquettes blanches, les « *baby socks* » et des chaussures de tennis, les « *tennis shoes* ». L'hiver, elle revêt une robe peu saillante, en lourd tissu anglais, aux coloris ternes et peu originaux, et un gros pull à col roulé, à moins qu'elle ne préfère un sweater aux emblèmes de l'université. Au printemps et en été, toujours les mêmes chaussures de tennis, mais elle troque alors la jupe contre le fameux « bermuda », short trois quarts, en tissu écossais, qui descend jusqu'aux genoux, sans jamais les cacher ; si elle est petite et boulotte, elle ressemble alors à un bibendum bariolé ; si elle est dégingandée, le short accentue sa taille de girafe. Cependant, il faut être juste et reconnaître que beaucoup le portent avec une certaine grâce, en faisant valoir un mollet bien modelé qui laisse augurer favorablement de la forme de la cuisse. Doucement érotique, le bermuda ne dévoile pas grand-chose, mais il attise l'imaginaire car il invite à deviner les trésors qu'il cache ! Tout cela ne serait qu'à moitié étonnant si l'étudiante ne se permettait pas de venir aux cours dans cette tenue. Peut-être la vue de jolies jambes, harmonieusement modelées par la pratique du sport, et consciencieusement épilées, rend-elle les professeurs plus indulgents en titillant leur subconscient...

Elle se maquille copieusement, et arbore des joues en technicolor. Une grande partie de son argent de poche est d'ailleurs consacrée à l'achat de « *lipsticks* » qui la rendent irrésistible, et de « *cosmetics* » et « *make up* » qui lui donnent un éclat tellement plus « star ». Elle est

d'ailleurs experte en maquillage, et pratique cet art depuis l'âge de dix ans, lorsqu'elle commence à avoir ses premiers « *dates* » ou rendez-vous. Quel dommage qu'elle évalue trop souvent son charme à l'épaisseur de crème de beauté dont elle camoufle ses joues... Qu'elle vienne de l'Illinois, de l'Arizona ou de l'Oregon, ce sera toujours le même sourire figé, dents blanches au garde-à-vous, que celui de la grande « Dinah Shore du Chevrolet Show » que l'on regarde le dimanche soir, et que l'on obtient en susurrant « *cheese* » entre des dents traitées à la *tooth paste X*, qui les rend évidemment les plus propres du monde !

Mais venons-en à ce qui étonne le plus un étudiant français, en stage, dans une université américaine : le « *dating system* » ou processus de rendez-vous. Il est soumis à des lois impératives et quiconque ne s'y conforme point se voit exposé à des refus cinglants de la part des « *girls* ». On « *date* » très jeune aux USA et il n'est pas rare de voir des écoliers de dix ans avoir leurs premiers rendez-vous. Ainsi l'étudiante de vingt ans est-elle experte en la matière et très exigeante. Envers ses compagnes d'un sexe, qui, outre Atlantique, a perdu son qualificatif de faible, l'étudiant se doit d'être poli, soumis et d'une extrême sollicitude pour ne pas essuyer des fins de non-recevoir très vexantes.

Le « *Dutchsystem* » ou partage des frais d'une soirée est pratiquement ignoré aux USA ; l'étudiant qui veut sortir sa « *date* » doit être en possession d'un budget confortable. Si, comme dans la majorité des cas, l'université possède un campus où les distractions sont organisées tous les week-ends, il peut sans frais y amener sa conquête, sans pour cela passer pour un pingre. Mais s'il se trouve dans une ville où l'activité du campus est réduite du fait des nombreuses distractions « *extra campus* », « *Downtown* », comme c'est le cas à New York, la soirée lui revient alors très cher. Un minimum de cent cinquante nouveaux francs n'est pas exagéré. Et comme nous sommes dans le pays où, par excellence, le dollar est l'étalon des valeurs, l'attachement que l'étudiant porte envers ses « *girls-friend* » sera directement proportionnel à la somme dépensée. Et la classique histoire d'étudiantes qui, de retour dans leur

« *dormitory* » après leurs rendez-vous, demandent à la ronde : « *How much did he spend for you ?* », n'est pas exagérée.

On ne fixe pas un rendez-vous n'importe quand ou à la dernière minute, comme c'est le cas bien souvent en France. Il faut « *date* » l'étudiante américaine pour le prochain week-end, le lundi au plus tard ; on fait du « *dating planning* », comme en « *business strategy* ». Quiconque aurait l'indélicatesse de fixer après mercredi un rendez-vous pour le samedi passerait pour un grossier personnage. C'est un déshonneur, pour une jeune fille américaine, de ne pas être « *datée* » tous les samedis soir, et il ne faut point, par une fausse manœuvre, lui rappeler qu'elle est « *unsuccessful* » auprès de la gent masculine. D'ailleurs, même si elle n'a pas de rendez-vous fixé, elle refusera pour ne pas dévoiler son manque de succès, et préférera garder la chambre plutôt que d'accepter une sortie de dernière minute.

Nos étudiantes étant supposées toutes « *datées* » le samedi soir, une impressionnante file de voitures, dont la plupart appartiennent à « *dady* », se pressent devant le perron des « *dorms* » des « *girls* ». Dans un pays qui en est encore à la civilisation de l'automobile, l'étudiant pauvre a peu de chances de faire une conquête car ces demoiselles se refusent à connaître les joies saines et le romantisme de la marche à pied, qui leur apparaît vieux jeu, voire romantique, donc proche de la folie... Les étudiants, aux faces joufflues de gosses bien nourris, sentant la même odeur d'« *after-shave* » et de savon parfumé, arrêtent leurs mastodontes au pied du « *hall* », stoppent le moteur, descendent de voiture, contournent celle-ci au pas de course (et Dieu sait si les voitures américaines sont longues et larges), ouvrent la portière à leur « *date* » (il aura bien de la chance si celle-ci ne se fait pas trop attendre), la referment, sprintent à nouveau autour de la voiture, se remettent au volant et font un démarrage sur les chapeaux de roues si possible, car il ne faut pas négliger la galerie. La soirée se passe à l'université s'ils se « *datent* » pour la première fois. Nos étudiants sont alors fort sages. Sinon on se rend à la fête de la *sorority* ou de la *fraternity* ou au bal de l'université. Si l'on peut aller à des « *parties* » plus privées, il n'est pas rare que celles-ci se terminent en beuveries. Combien de fois avons-nous entendu, le lundi matin, ces

réflexions surprenantes pour des jeunes filles « *We had a terrific time Saturday night at Jim's party ; we were all drunk...* ».

Certaines voitures, celles de ceux « *going steady* », prennent la direction de la campagne, *up country*, par de petits chemins romantiques et s'arrêtent dans des endroits sombres et déserts, d'autres vont simplement au « *drive-in cinema* », emplacement idéal pour une séance de « *necking* » dans le noir.

Une vingtaine de minutes avant l'heure limite pour la rentrée au « *dormitory* », généralement vers une heure du matin le week-end, la même procession de voitures aux chromes luisants ramène les couples. Les silhouettes qui, à l'aller, étaient nettement séparées sur la large banquette avant se trouvent, maintenant, nettement plus rapprochées, parfois même confondues ou collées, car chez les étudiants américains, on ne conçoit pas de sortie sans flirt. On ne flirte pas parce que l'on s'aime, mais plutôt par convention ou par obligation. Ce caractère mécanique des sorties avec des étudiantes américaines est déroutant pour un jeune Français.

Devant le « hall », le même étudiant contourne sa voiture au pas de course, ouvre la portière à sa compagne, l'accompagne dans le luxueux « *lobby* » où, tout en discutant de la soirée passée, ils fument ensemble la dernière cigarette. Puis, comme obéissant à un signal magique, cinq minutes avant la séparation, ils s'embrassent frénétiquement, écroulés sur les fauteuils, allongés sur les divans, ou écrasés contre les murs : c'est la minute du « *necking final* ».

Victime de son éducation trop formaliste et de sa connaissance parfaite de doctes traités d'éducation sexuelle et de psychologie (il y a même des cours d'éducation sexuelle dans les universités), l'étudiante américaine, pour qui l'amour est plus une science appliquée que l'expression d'un véritable sentiment, manque de spontanéité et de féminité. Elle boit son café noir sans sucre, fume comme un sapeur et considère les étudiants étrangers plus romantiques que les Américains. Elle les trouve vraiment bizarres et même suspects, car leurs sentiments expriment une originalité à laquelle elles ne sont pas habituées et ça les dérange.



Le professeur et une élève

Les « Beatnicks »

On s'attend toujours à trouver une forme de magie, au bout de la route.

J. Kerouac

LAS VEGAS... Nous avons passé la nuit sans nous ruiner dans les boîtes de jeu, alignées côte à côte sur plus de quatre miles, le long du Strip qui se poursuit par le Los Angeles Highway ; il est cinq heures du matin, et, dans cette ville où le jeu ne connaît ni jour ni nuit, les casinos, les trottoirs et les rues sont encore envahis par une foule bruyante et colorée, les yeux rouges de fatigue ; nous regagnons à petits pas notre voiture jetant de brefs coups d'œil aux vitrines et aux joueurs agrippés aux leviers des « *Slot machines* » qu'ils actionnent comme des automates. Au coin d'une rue, notre attention est attirée par un groupe de jeunes vêtus de noir : les garçons en pantalons collants, gilets de peau et bottines noires, les filles moulées dans des chandails qui ne cachent rien de leurs formes, plutôt plastiques. Sur leurs blousons de cuir noir sont peintes des têtes de mort avec les mots macabres : « *death angels* ».

Venus de Los Angeles, sur leurs énormes Harley-Davidson, grisés de vitesse, les anges ne rêvent que du suprême exploit : mourir comme « James Dean », avec élégance, à cent mille à l'heure, au volant de leur voiture ou de leur moto.

Louis tente d'engager la conversation. Le grognement d'un géant blond à tête de brute, qui commence à maugréer et à jurer, lui répond. Les conseils prudents de ne pas déranger ces « anges », donnés par des passants, nous font battre en retraite. D'ailleurs, sans raison apparente, les anges se précipitent sur leurs motos monstres, les enfourchent, prennent les filles en croupe et disparaissent dans une pétarade tonitruante, effrayant les passants qui déambulent tranquillement au milieu de la chaussée.

Allergiques à tout effort, vivant de rapines et de rackets, se droguant à la marijuana ou à la cocaïne, épris de violence, de jazz de préférence « cool », de libertés sexuelles, vivant en marge d'une

société qu'ils trouvent rétrograde et sans intérêt, ces jeunes « *beatnicks* » écument les villes de la côte Pacifique. À Los Angeles, ils ont leur quartier réservé où ils se retrouvent à plus de deux mille ; San Francisco, leur ancien quartier général, a perdu pour eux son attrait et est maintenant supplantée par Carmel, Salimos et Monterrey, rendus célèbres par les films « *Vertigo* » de Hitchcock, et « *À l'est d'Éden* ».

À New York où le mouvement a pris naissance vers 1950, ils se retrouvent encore aux alentours de Greenwich village. Vêtus comme nos existentialistes des années quarante-huit, ils se targuent d'être « artistes ». Les cafés du « village », « Le Figaro », le « Cafe Briare », « Le Martini » les passent en attraction. Ils y lisent leurs poèmes et livrent leurs méditations souvent hermétiques qui font se « pâmer » leurs « fans », dont la grande majorité est jeune. Un de leurs numéros les plus appréciés est « *I smoke, I smoke a cigarette* », quelques bouffées de fumée, et la cigarette tombe aux pieds de l'artiste. Tout cela a duré quinze minutes. La salle conquise éclate en applaudissements. Génial !

Cette génération de « *beatnicks* », jeunes et violents, qui, toujours en bandes, passe son temps à voler des voitures pour se promener avec des filles aux allures de vamps, à boire, à danser, à scandaliser le bourgeois par ses excès, ses « parties », ses beuveries, ses orgies est un phénomène social dont l'étendue et l'importance vont croissant et dans lequel bien souvent on ne voit que l'écume des manifestations extérieures. Car en réalité, être « *beatnicks* », c'est manifester une volonté de vivre en marge de la société, soit par paresse, soit par révolte ou lassitude. Cette attitude s'est exprimée en littérature. Elle a donné à la Beat Generation sa première chance de respectabilité en faisant du mouvement lui-même plus qu'un simple exhibitionnisme puéril et bruyant.

Car être *Beatnik*, c'est plus qu'une mode passagère, c'est une philosophie au même titre que l'existentialisme.

Le mouvement *beatnik* est né aux États-Unis après la guerre de Corée, chez des jeunes effrayés par la guerre, hantés par les évocations de violence, de désastres et d'abaissement spirituel que furent le fascisme ou l'hitlérisme, Pearl Harbor, Hiroshima, Budapest, auxquelles se surimposait l'épouvantail des expériences atomiques de plus en plus nombreuses. Les expériences in vivo des spécialistes japonais sur des prisonniers chinois ou coréens dans le

cadre de la Section 731 ont été en partie récupérées par les Américains à la fin de la guerre, ce qui est un scandale. Seul le présent semble leur offrir une possibilité de « participation effective », car ils peuvent encore le posséder. En choisissant de vivre le moment présent, ils font fi des valeurs des héros et des saints.

Le travail, avec ses attributs et sanctions comme le bien-être et le statut social, devient pour eux le temps de l'esclavage. L'homme devrait-il vivre esclave d'illusions qu'il sait pertinemment ne pas être vraies ? Telle est la question qui en 1952 se pose à de nombreux jeunes intellectuels aux USA.

Les nouveaux « barbares » qui ont choisi le présent comme but de leur vie forment la génération *Beatnik* dont la philosophie débraillée prétend, par la violence, la liberté sexuelle, le jazz, retrouver Dieu ; et parce qu'elle représente une adaptation significative à la vie des années cinquante-soixante, les écrits qu'elle a inspirés ont une valeur certaine pour sa compréhension.

Le chef de file de cette génération est un ancien joueur de football de Columbia University, Jack Kerouac, auteur des évangiles « *beatnik* » « *The town and the city* », « *On the Road* » et « *The Dharma burns* ». Mais il faut compter aussi sur Allen Goosberg, Neil Cassidy, Legman, James Jones. « *On the Road* » est le best-seller explosif qui fit découvrir aux masses américaines la « *beat génération* ». Le héros « Sol » qui n'est autre que Kerouac y raconte son aventure lors d'un voyage de New York à San Francisco et Mexico à la recherche de la vérité. Mais à la différence des « *Dharma Burns* », inspirés par un but plus cohérent, les héros de ce roman sont deux jeunes gens enthousiastes ; engagés dans une recherche passionnée du Dharma ou vérité, une recherche qui les entraîne ensemble, ou séparément, dans une série d'expériences sacrées et profanes. Leur principale aventure est la poursuite de la philosophie bouddhiste qui les conduit à escalader les sierras de Californie pour rechercher une leçon de solitude, une leçon qu'ils ont du mal à retenir parmi la bohème de San Francisco avec ses orgies, ses *jam* sessions de poésie, ses expériences de *yabyum* et ses autres passe-temps non moins profanes. Pendant tout le roman, les deux jeunes *beatniks* resteront fidèles à leur recherche de la vérité et lorsque nous les quitterons, chacun d'eux sera « *On the Road* », toujours à la poursuite de son but.

À travers le livre, on découvre le credo de la « *beat generation* ». La seule manière de vivre sa vie sur cette planète vouée à sa perte est de

faire face à la réalité telle qu'elle est, et le *beatnik*, solitaire et conscient, doit apprendre à vivre avec cette idée. Il va donc s'adonner à l'exploration personnelle et à la connaissance de soi. Incapable d'un acte de foi en l'avenir, le *beatnik* évalue toute relation à l'état présent de son existence. Tous ses contacts sont donc immédiats et intenses. Il n'y a pas pour lui de futur reposant sur une relation avec une personne ou un groupe. Aucun être humain n'est important, si ce n'est à l'instant présent.

Contraint de créer pour lui-même une mythologie dans laquelle il peut jouer un rôle important, le *beatnik* n'accepte qu'une responsabilité : celle d'organiser ses sens pour pouvoir continuer à améliorer son dialogue avec l'existence. Le langage de ce dialogue est brutal. Il comprend des termes vagues : comme « *beat* », « *cool* », « *square* », qui ne visent qu'à décrire des attitudes ou des humeurs (*moods*) qui ne peuvent être définies par leur nature même. Il se différencie des gens ordinaires (les *square*), dont chaque variation d'humeur peut être délimitée.

La conclusion de son dialogue avec l'existence ? Personne ne peut dire ce qu'elle sera. Dans un certain sens, comme J. Kerouac l'a noté, l'impulsion fondamentale de la génération *beatnik* est religieuse. Se découvrir, c'est découvrir Dieu. Comme l'auteur de Dharma Burms, beaucoup de *beatniks* sont des croyants panthéistes, célébrant néanmoins joyeusement les joies du lit, du vagabondage (*burning*) et du zen bouddhisme. Ils considèrent le monde et l'homme comme placés dans un cadre que Dieu se complait à changer – et à observer.

En dépit de son nihilisme implicite quant aux buts et aux valeurs, l'expression littéraire de cette « *beat generation* » a été un des développements les plus positifs de la littérature U.S. depuis vingt ans. En refusant de s'attaquer aux thèmes connus, les auteurs *beatniks* ont proposé un nouveau sujet : l'homme sans illusion. Ils ont donné une nouvelle vigueur à la littérature américaine, parfois avec exagération, mais avec une vivacité et une force qui lui manquait. Dans une époque de formalisme et de conformisme, elle a osé se dresser avec insolence et excès bien souvent contre notre matérialisme, notre société, la famille, les lois et l'ordre social.

Paul

You guys from Illinois

« Heureux celui qui plane sur la vie et comprend sans effort le langage des fleurs et des choses muettes. »

Baudelaire

Quelque part en Amérique du Nord, au sud des Grands Lacs, existe un pays fort étrange habité par une peuplade arriérée qu'on appelle les « Farmers ». J'ai bien connu ce fameux pays, bastion du Middle West, qui vit replié sur lui-même, à l'abri des Rocheuses à l'ouest et des Alleghanies à l'est. Son sol est particulièrement riche, le blé (*wheat*) et le maïs (*corn*) y poussent à merveille, son sous-sol, encore peu exploité, renferme d'énormes gisements de charbon et de pétrole. La capitale du pays est Springfield et son grand homme s'appelle Abraham Lincoln.

Tous les *farmers* le vénèrent comme une divinité, et s'empressent de faire visiter aux touristes les lieux où il a séjourné et travaillé. Bien entendu, aucun *Farmer's* n'a jamais lu les œuvres de Lincoln, mais tous s'entendent pour répéter que c'est un grand homme et que sa pensée est profonde. Bien avant Lincoln, le pays était habité par les Indiens Illini, qui lui ont donné leur nom. L'Illinois est décidément un pays bien étrange.

Il ne connaît que deux saisons, été et hiver. L'hiver y dure de novembre à mai, un hiver terrible suivi par un été torride, étouffant et déprimant. Il fait chaud en Illinois comme dans un four. L'été ? La chaleur est humide et colle à vous comme une peau. Du printemps, il n'y en a pas et d'automne non plus. Il n'est pas rare de voir en mai une épaisse couche de neige s'abattre soudainement pour recouvrir tout le pays en quelques heures.

L'Illinois dort en été, écrasé par la langoureuse chaleur du Middle West. L'Illinois frissonne et grelotte de froid l'hiver sous les assauts des vents glacés qui le balayent. Les vents hurlent en rafales lourdes

de poussière qui s'acharnent des heures interminables et obscurcissent le paysage, rafales terrifiantes qui retournent les parapluies, arrachent les toits, écrasent les véhicules.

La pluie peut s'abattre sur l'Illinois des jours entiers. Des orages d'apocalypse effacent alors les routes. Tandis que d'épais nuages portent en eux l'inéluctable menace de tempêtes terribles, le ciel se bariole d'éclairs, le tonnerre gronde en continu, le corn est foudroyé, le *farmer* est terrorisé.

Mais comment peut-on vivre en Illinois ?

J'y ai pourtant vu des humains, les « *farmers* ». La tête enfoncée dans une casquette, les oreilles cachées sous des protège-oreilles en forme de macarons, le nez fumant, ils marchaient difficilement dans le vent, maladroits dans leurs lourds vêtements, ils glissaient sur la glace, trébuchaient dans la boue, hésitaient dans la neige. De quelle planète venaient-ils ? Habitants de l'Illinois, ils venaient de l'Illinois, bastion du Middle West. Ils étaient américains, car j'ai cru comprendre, entre les fils de leur chewing-gum et leurs éclats de rire sonores, qu'ils s'exprimaient en anglais. Leur accent traînant et nasillant est singulier et fatigue l'oreille.

Il est impossible de se repérer en Illinois qui est plus plat que la mer quand elle est étale. À part Chicago, démesurée au bord du lac Michigan, toutes les villes se ressemblent, clones du même urbaniste. Au centre, il y a une place avec la mairie (*city hall*) ; les prolongements des côtés de la place forment des rues principales : first st., second st., main st., Broadway... Êtes-vous à Peoria, Bloomington, Champaign ou Lawrenceville ? Impossible de le savoir. Vous devez aller consulter la plaque portant le nom de la ville pour vous repérer ; les architectes urbanistes d'Illinois sont décidément à court d'idées. Les squares de l'Illinois sont copiés sur les Zocalos du Mexique. La seule différence est que les Zocalos, en plus de la mairie (Palacio del Gobernador) ont tous une église (Catedral) qui lui fait face.

L'Illinois reste encore isolé, sinon physiquement du moins intellectuellement. Les *farmers* ont vécu repliés dans leurs fermes, à l'abri des courants intellectuels, prisonniers de leurs impératifs moraux, faussement religieux et puritains, sans regarder au-delà des limites de leurs *farms*. Mâchant leur chewing-gum, digérant leur *corn*,

ils ont vu pousser les maïs sans chercher à savoir ce qui se passait ailleurs.

On ne sait pas vivre en Illinois, ou plutôt on y mène le train de vie d'un épi de maïs.

Avoir sa petite maison avec jardin (*home*), ses voitures (*station wagon*), son assurance-vie (*Insurance policy*), ses enfants bien joufflus (*kids*), envoyer un des enfants à l'université (*College*), s'habiller le dimanche pour aller à l'église, appartenir au country Club, regarder le base-ball et le basket à la TV, se saouler le samedi soir, manger de la dinde à la confiture d'airelle pour Thanksgiving, avoir des « *social activities* », manger du maïs, vénérer le maïs, voir fleurir le maïs sur sa tombe, telles sont les aspirations des Farmers.

« *You Guys of Illinois* », vous êtes bien étranges.

Circulation en Californie

De minimis non curat pretor.

La Californie est l'État prodige de l'Amérique. Un des derniers conquis, il est en passe de supplanter en importance l'État de New York, la Pennsylvanie et l'Illinois. C'est en effet en Californie que se trouve la ville la plus étendue du monde, Los Angeles, la capitale mondiale du cinéma, Hollywood, le futur aéroport de départ pour la Lune, la base de Vanderberg, la plus importante banque du monde, The Bank of America, le pont suspendu le plus haut du monde, le Golden Gate...

C'est aussi l'État de l'Union où le niveau de vie et le nombre d'automobilistes sont les plus élevés (neuf millions de propriétaires : soit une voiture pour deux habitants)...

Il y a au sud de Los Angeles une autoroute magnifique qui mène à San Diego : la Santa Ana Freeway et sur laquelle les voitures glissent silencieusement, en évitant les encombrements de Disneyland et San Juan Capistrano. C'est sur cette autoroute qu'eut lieu un des accidents les plus spectaculaires de l'histoire de l'automobile américaine.

Comme cela arrive fréquemment sur la côte Pacifique, un léger brouillard recouvrait ce jour-là la Santa Ana Freeway et rendait particulièrement difficile la circulation.

Une crevaison causa soudain une fantastique réaction en chaîne de carambolages qui immobilisèrent tous les conducteurs qui suivaient sur plus de cinq kilomètres. Bilan : un mort, deux blessés graves, vingt-cinq personnes hospitalisées, vingt autres légèrement blessées, vingt-cinq automobiles détruites, et trente sérieusement endommagées sur les deux cents véhicules impliqués dans l'accident.

La cause de l'accident ?

L'arrêt brutal de la conductrice. Un pneu de sa voiture était à plat. Évidemment, comme dans beaucoup de pays, quiconque n'est pas maître de sa vitesse et percute la voiture qui le précède est considéré

comme responsable a priori. La conductrice n'était pas fautive. Les cent quatre-vingt-dix-neuf autres infortunés chauffeurs qui suivaient étaient sans doute responsables.

Et me direz-vous, qu'advint-il à cette conductrice trop nerveuse ? Elle changea tranquillement sa roue, puis profitant de la confusion générale, elle redémarra et reprit la route sans s'inquiéter le moins du monde des autres conducteurs qui se lamentaient et tentaient vainement de dresser des constats en donnant de la voix pour se faire entendre dans le brouhaha qui allait s'amplifiant.

PLAY IT COOL BABE.

Hawaï ou la séduction naturelle

« Suivant un rythme doux et paresseux et lent. »

Baudelaire

Je ne connais d'Hawaï que l'île d'Oahu, la plus peuplée et la plus célèbre car elle possède Honolulu. On m'avait dit beaucoup de mal d'Hawaï avant mon départ. J'ai débarqué à Honolulu sans illusion aucune. J'en suis reparti séduit. Séduit par le cadre de montagnes aux couleurs sombres, vertes et brunes, follement chevelues de lourds nuages noirs et blancs qui roulent bas dans le vent d'été, chaud mais apaisant. Séduit par le soleil qui brille même quand il pleut, le soleil liquide (*liquid-sun*), qui rougit les vieilles peaux plissées des riches Américaines écroulées dans des chaises longues, sur la plage de Waikiki, ébahies par les prouesses des natives qui glissent sur la vague, debout sur des planches. Les vieilles Américaines poussent parfois le ridicule jusqu'à s'entourer le cou de nombreux colliers d'orchidées et à revêtir la très prénatale mou-mou, sorte de chemise de nuit aux couleurs vives qui sied à merveille aux femmes du pays. Séduit par les femmes d'Oahu, leurs peaux bronzées, leurs yeux sombres et attirants, leurs cheveux noirs ornés de fleurs, leurs mou-mous qui épousent les lignes de leur corps, leur démarche nonchalante, leur tranquille sourire, leur air naturel et félin.

Séduit par l'ananas, le roi des fruits car il est le seul à porter couronne. Il faut voir l'armée d'ananas, en rangs serrés couvrir la plaine de Wahiawa, au centre d'Oahu. J'ai mordu à l'ananas frais au soleil du matin. On s'assure de sa maturité au son qu'il émet quand on le frappe du doigt. Si le son est mat, on peut le manger car il est gonflé de jus. Il y avait à Wahiawa des milliers d'ananas gonflés de jus, bien mûrs, impeccablement alignés au ras de la terre rouge, chaude et palpitante comme une chair à nu. Pauvres ananas, en douze minutes, dans l'usine d'Honolulu – la Dole Corp – on les lave,